



ENNEMOND-CLAUDE BOURRIN

9
29

PAS DE CLÉMENTCE
POUR UN INCLÉMENT :
GEORGES CLEMENCEAU

RESTITUTION AUX VAINQUEURS DE L'ARMÉE D'ORIENT
DE LA GLOIRE LEGITIME DONT ILS ONT ETE FRUSTRES
MALGRE L'ARMISTICE DU 29 SEPTEMBRE 1918.

3517
al

Pas de Clémence pour un inclément : Georges Clémenceau

Sauf erreur ou omission, la liste des inthiriféraires de Georges Clémenceau s'établit comme ci-après par ordre alphabétique :

René BENJAMIN, Pierre DOMINIQUE, DUBLY, Gustave GEFFROY, Georges LECOMTE, Jean MARTET, MORDACQ, POINSOT, Jean RATINAUD, Jean ROBUCHON, TALVART et Georges WORMSER, soit douze admirateurs résolus du pseudo-Vendéen.

En fait, il conviendrait de compléter cette liste par le nom de CLEMENCEAU lui-même, étant donné que, durant sa longue existence, il n'a pas cessé de manier l'encensoir à sa propre intention.

Nous totalisons ainsi treize laudateurs dont on peut admettre qu'au moins douze ont été d'entière bonne foi. S'ils ne l'ont pas été, c'est que l'édition de leur prose aurait revêtu le caractère utilitaire assez peu reluisant « d'admirer afin de vendre », ou bien encore c'est que, par ignorance du passé de l'homme en question, ses louangeurs auraient inconsciemment fait le silence sur ses tares anciennes les moins contestables, savoir : son appellation de « communard », sa compromission dans l'affaire des actions du canal de Panama, ses incarcérations successives, son dédain total pour les idéaux de moralité française, conjointement avec une préférence non moins totale envers la nation britannique et les livres sterling gagnées vilainement à son service.

Clémenceau a voulu, à certain moment, se faire un nom dans la hiérarchie intellectuelle de son pays en s'incorporant au parlementarisme et aux échelons supérieurs des cadres gouvernementaux ; sa réussite à cet égard atteste le défaut d'esprit critique de la masse, influencée par l'astuce du sire et, sans doute aussi, par le renom saugrenu qu'il avait acquis en visitant les tranchées.

Car cette prouesse fréquente n'avait rien d'héroïque, du fait que Clémenceau avait soin de n'approcher les poilus pour leur serrer la main que dans les régions où régnait le calme le plus rassurant.

Les combattants n'ont du reste pas été victimes de cette duperie, non plus que leurs parents, puisque, lorsque Clémenceau, surnommé le père La Victoire, a brigué la présidence de la République, le scrutin lui a été franchement hostile et tout en faveur de Deschanel.

LoIn 27
89804



Le mérite du visiteur des tranchées avide de gloire avait d'ailleurs quelque chose d'incertain et d'équivoque.

Au cours d'un échange de vues entre l'un des douze écrivains acquis à la cause de Clemenceau et un polémiste bien renseigné, ce dernier fut instruit de ce que le Vendéen était le seul à s'exposer vaillamment en compagnie des poilus ; il répondit simplement que Clemenceau avait eu un prédécesseur de marque en la personne de Raymond Poincaré, président de la République, dont les journaux avaient reproduit l'aspect pittoresque sous la vêture et la coiffure d'un conducteur d'automobile.

C'est là, bien sûr, un conflit sans importance, mais l'indignité de Clemenceau s'est poursuivie jusqu'à son extrême vieillesse et jusqu'à sa mort en 1929. Président du Conseil et ministre de la Guerre, il fréquentait alors les champs de bataille dans l'espoir de voir son nom cité et de devenir chef de l'Etat si la victoire décisive était un jour acquise aux armées françaises sur le sol national.

Or, en dépit de son intelligence déliée qui ne fut à aucun moment contestée, Clemenceau n'avait aucune connaissance dans la technique des choses de guerre.

Le général Pétain n'eut évidemment pas recours à sa science pour triompher à Verdun, de même Joffre quand il remporta l'éclatante victoire de la Marne, secondé par un rassemblement prestigieux de grands chefs militaires auprès desquels le scribouillard Clemenceau faisait figure d'un lamentable Myrmidon.

Quoi qu'il en soit, après l'échec désastreux de l'expédition des Dardanelles, il avait été décidé, en 1915, que la France, l'Angleterre, et d'autres pays alliés, prendraient position aux Balkans et en Macédoine, avec les Serbes et les survivants des Dardanelles, contre l'Allemagne, l'Autriche, la Bulgarie et la Turquie.

Les contingents français, provenant surtout des régiments aguerris durant la bataille de la Somme, se trouvèrent les plus nombreux en Macédoine, et c'est pourquoi la fonction de généralissime des armées alliées fut confiée au général Sarrail qui lui aussi, avait fait brillamment ses preuves à la bataille de la Marne. Cet officier d'élite exerça avec autorité sa fonction de généralissime auprès des grands chefs serbes et alliés, sans se désintéresser de l'action française particulièrement agissante sous les ordres du général Henrys.

Sarrail avait du reste demandé que la métropole lui envoyât un renfort qui le mettrait en mesure d'entreprendre une offensive rapidement victorieuse. Mais Clemenceau ne répondit pas à l'appel du généralissime ; il le maintint dans les Balkans durant plus de deux années et lorsqu'il le rappela en France, fin 1917, il s'empressa de lui imposer une retraite définitive qui avait toute l'apparence d'un blâme.

Le nouveau généralissime désigné par Clemenceau fut le général Guillaume, lequel, au bout de quelques mois consacrés à l'étude de la situation, établit des plans d'attaque et se déclara prêt à une offensive d'envergure. Mais Clemenceau, persistant dans son hostilité à l'encontre du front de Salonique, fit rentrer aussitôt Guillaume à Paris où il lui attribua dérisoirement le poste de gouverneur militaire. L'octroi d'un tel emploi de parade et de sécurité était un affront sensible infligé à un chef désireux de combattre et de vaincre sur le front où les Français subissaient depuis longtemps de lourdes pertes.

Il fallut bien cependant que Clemenceau donnât à Guillaume un successeur dans la fonction de généralissime de l'armée d'Orient ; il désigna alors le général Franchet d'Esperey, sans lui conseiller de renoncer à d'éventuels projets d'agression ; sans doute crut-il que le nouveau grand chef, peu soucieux de subir le même sort que Guillaume, éviterait de le mécontenter, lui, Clemenceau, en affichant son désir d'attaquer, de vaincre et d'en terminer avec les hostilités de Macédoine.

Quand Franchet d'Esperey, ayant examiné les plans de ses prédécesseurs, et constaté la possibilité d'une solution victorieuse et très rapide, estima que l'heure de l'action était venue, il télégraphia à Clemenceau, président du Conseil et ministre de la Guerre, qu'il attaquerait le lendemain. Il s'entendit répondre aussitôt que s'il agissait ainsi « ce serait sous son entière et unique responsabilité ». C'était là un désaveu formel, mais lorsque Franchet d'Esperey, après seulement quinze jours de combats, put faire état de la demande d'armistice présentée par les Bulgares, les Autrichiens, les Turcs et... les Allemands, Clemenceau dut se résigner, paradoxalement, devant la vérité des choses.

Le 29 septembre 1918, la victoire était donc acquise par la France et ses alliés sans contestation possible. Il va de soi qu'on ne pouvait désarmer qu'après la reddition des forces ennemies. C'est pourquoi, le 30 septembre, les armées alliées avancèrent en direction du Danube, dans la formation des tirailleurs déployés, jusqu'au moment où des coups de clairon inattendus donnèrent l'ordre du rassemblement par compagnies.

Voici ce qui se passa dans le secteur auquel j'appartenais : nous attendîmes, groupés et alignés, que notre capitaine nous apprenne la signification de cette fanfare inspirée d'un lointain temps de paix. Notre chef s'approcha de nous avec un visage étrange, il multiplia d'abord les commandements :: « A droite alignement ! Portez, armes ! Arme sur l'épaule, droite ! Présentez, armes ! » Nous nous demandions le motif de ce retour sur le champ de bataille aux premiers gestes des recrues.

Le capitaine nous laissa ensuite dans cette position le temps nécessaire pour qu'il put nous donner connaissance du document qu'il brandissait nerveusement... l'an nonce de l'armistice... la proclamation de notre gloire collective. Et ce fut le dernier commandement : « Reposez armes ! Repos ! Rompez les rangs ! » C'est alors que retentit notre immense clameur de joie que le capitaine, soucieux de dignité, avait voulu retarder jusqu'après l'accomplissement de sa mission.

..

Dans le numéro 56 de septembre 1964 du *Journal des Poilus d'Orient*, le président Robert Manceau a autorisé l'insertion de quelques pages de mes souvenirs de guerre. Ce fut pour moi l'occasion de souligner l'attitude constamment hostile de Georges Clemenceau dans ses rapports avec les représentants qualifiés de l'armée d'Orient.

Depuis lors, des anciens de ladite armée, parfaitement dignes de la qualification d'écrivains et d'historiens, ont entrepris de poursuivre la réhabilitation des poilus d'Orient que Clemenceau crut avoir flétris à jamais en les traitant « d'embusqués de Salonique ».

Le *Journal des Poilus d'Orient* n'a pas manqué de rendre hommage au talent et à la science de ces auteurs noblement inspirés qu'ont été André Ducasse, ses camarades Jacques Meyer et Gabriel Perreux, d'autre part Louis Cordier et Pierre Chanlaine, le distingué président des Ecrivains combattants. Il est à présumer que plusieurs de ces témoins hautement estimables auront à cœur d'intervenir de nouveau pour servir la grande cause de la vérité vengeresse lors de la cinquantième commémoration en préparation pour septembre 1968.

Pour ma part, j'avoue manquer de bienveillance quand il s'agit d'émettre une opinion sur la personnalité de Georges Clemenceau. Tout enfant, j'ai eu connaissance de la caricature du supplément hebdomadaire en couleur du *Petit Journal*, où l'on voyait notre homme travesti en groom britannique jongler avec des sacs de livres sterling en dansant la gigue. C'est que Clemenceau était tout acquis, aveuglément, à la politique des Anglais alors à l'apogée de leur puissance coloniale, cela dans le même temps où il mettait en accusation dans son pays Jules Ferry qui prétendait installer la France au Tonkin, comme l'Empire l'avait fait en Cochinchine.

Dans cette affaire, Clemenceau était d'entière mauvaise foi ; il affirmait au parlement que notre corps expéditionnaire, commandé par le général de Négrier, avait été défait à Lang-sou par nos adversaires chinois. Jules Ferry soutenait de son côté qu'au contraire ce sont les Chinois en déconfiture qui avaient regagné précipitamment leur frontière du Kouang-si. Jules Ferry ajoutait que les Chinois battus avaient reconnu leur défaite dans un texte formel qu'ils signèrent en demandant qu'il ne soit pas fait état de cet acte par les Français avant que le gouvernement de Pékin en ait eu communication.

Cet engagement avait été pris par les représentants de la France en Asie et Jules Ferry préféra succomber politiquement à Paris que de trahir la parole donnée. Lorsqu'on apprit que Pékin était renseigné, la simple honnêteté aurait dû conduire Clemenceau à rendre justice à son adversaire spontanément. Mais il était vain d'escompter de la loyauté de la part d'un homme asservi à l'intérêt anglais naturellement contraire à l'expansion coloniale de la France.



Lorsque après la victoire des Alliés en novembre 1918 sur le front de la métropole française, Clemenceau entreprit le même voyage de prestige au Japon que le maréchal Joffre, il fit escale dans tous les ports britanniques de l'Egypte, de l'Inde, de la Malaisie (Singapour) et de la mer de Chine (Hong-kong) ; en revanche, il s'abstint ostensiblement de séjourner si peu que ce soit dans les établissements anciens de l'Inde et dans les admirables Colonie et pays de Protectorat instaurés par la France en Cochinchine, au Tonkin, en Annam, au Cambodge et au Laos.

On peut juger par là de la partialité et de l'esprit de rancune qui animaient cet homme d'Etat cependant prestigieux aux yeux de la masse des contemporains abusés et fâcheusement dénués de tout esprit critique.

« Le Père la Victoire ! » quelle dérision ! La candeur publique a fait un héros de ce journaliste grincheux et politicien médiocre qui consacrait tout son temps à jeter bas les ministères.

La guerre venue, le geste de serrer la main des poilus dans les tranchées n'aboutit à rien d'efficace pour augmenter le potentiel guerrier ; il eut mieux valu se préoccuper des moyens d'atteindre plus rapidement la fin des hostilités. Or, notoirement, Clemenceau non seulement manquait de compétence en ce domaine, mais il contrecarrait sans cesse les efforts méritoires des grands chefs qu'il avait en haine. C'est ainsi que pour le seul front secondaire de Macédoine, il retira leur commandement aux généralissimes Sarrail et Guillaume et témoigna d'une hostilité farouche au troisième, à ce prestigieux Franchet d'Esperey, celui-là même qui, devenu maréchal, devait déterminer la débâcle de l'ennemi sur tous les fronts.

On sait que Clemenceau, lorsqu'il manifestait son ire à l'encontre des généralissimes du front d'Orient, occupait les hautes fonctions de ministre de la Guerre et président du Conseil. Mais en quoi cette situation paradoxale a-t-elle servi d'une manière quelconque la puissance défensive et offensive de la France ?

Quelle qu'ait été l'impréparation de notre pays quant à ce conflit d'envergure, il est non moins évident que l'armée française était aux mains d'une prestigieuse élite de grands chefs qui, sauf de rares exceptions, firent bonne et glorieuse besogne sans le moindre recours à la science militaire théorique et aléatoire du médecin de campagne vendéen.

Ce fut bien autre chose encore, dans le domaine de l'in vraisemblance, quand, la victoire étant acquise et la sanction de l'insuccès escompté se trouvant ainsi sans objet, on en vint à la discussion du traité de paix entre les divers pays intéressés. La plupart de ces pays n'ayant pas souffert de l'invasion ennemie, leurs représentants abandonnèrent aux Français le soin d'arrêter le texte qui serait finalement soumis à l'approbation générale.

Tout naturellement Clemenceau, ne pouvant plus s'en prendre aux généralissimes de son choix, entra aussitôt en conflit avec le maréchal Ferdinand Foch, généralissime éminent des armées alliées sur le front d'ensemble métropolitain.

Achévé d'imprimer le 24 septembre 1968 sur les presses de l'*Imprimerie Universelle* 3, rue Niépce, NICE

Dépôt légal n° 1.648. Le 24.9.1968



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

